

urbains, pour saisir les arguments et les répertoires d'action de l'ensemble des parties, comme dans le cas du conflit qui oppose après la Seconde Guerre mondiale les scientifiques de Jussieu aux marchands de vin installés à proximité de l'Université ou dans celui de la « bataille des Halles » de Paris. C'est ainsi que les mobilisations locales, loin de se circonscrire aux problématiques du quartier, se tournent presque systématiquement vers l'enjeu politique, vers des revendications conjointes sur l'espace et les pouvoirs qui l'animent. Celles-ci permettent de démontrer l'usage permanent, tant par les promoteurs que par les opposants, de références au bien commun, à l'intérêt général. Elles apparaissent largement traversées et animées par des forces politiques, avec pour le 20^e siècle un effet de loupe sur les courants communistes et socialistes, étudiés dans les cas espagnol, italien ou français. Elles ouvrent un temps de la négociation politique et de la reconnaissance de nouveaux pouvoirs locaux, comme le montre l'exemple des syndicats marseillais nés dans la contestation des projets urbains du 17^e siècle.

Ce colloque a également souhaité revenir sur l'histoire des échecs ou de la fin des mobilisations, concernant laquelle il existe peu de sources. La dernière partie soulignait ainsi les formes de résignation face aux grandes rénovations contemporaines ou l'apparent mutisme des habitants nantais face à la reconfiguration de leur centre-ville pendant l'entre-deux-guerres. Ces études démontraient que la passivité apparente des habitants restait trompeuse et que l'attention minutieuse aux archives révélait le maintien de formes de résistance passive, ne permettant pas de conclure systématiquement à la fuite ou à la domestication des mouvements sociaux urbains. Le colloque restait toutefois centré sur les mobilisations défensives et la crainte du changement, qui n'empêchent pas le glissement régulier vers des formes de politisation des acteurs locaux.

Néanmoins, la mise au jour de ces jeux d'acteurs multiples et complexes confirme à nouveau la forte dimension heuristique de l'histoire des mobilisations sociales face au changement urbain. Pour les historiens, sociologues ou géographes de la ville, le conflit pour l'urbain agit

bien comme un révélateur de la stratification sociale d'un lieu ou d'une société donnée, en même temps qu'il contribue à la structuration même de ce lieu et de cette société. Cette histoire sociale est, en outre, une histoire politique : en évoquant ces formes diverses et éparpillées de mobilisations sociales et urbaines, les contributeurs n'ont cessé en filigrane de scruter les linéaments à travers les siècles de l'expression démocratique des populations en ville. La ville apparaît ainsi à la fois comme un cadre et un objet de lutte face aux pouvoirs constitués dans le contexte des grands projets urbains. La publication annoncée des actes permettra de sortir d'une forme de silence de la mémoire collective face aux grands aménagements, restituant les conflits entre les groupes sociaux au sein de l'espace urbain.

Romain Gustiaux et Sébastien Jolis

Rock et violences en Europe

Traiter du rapport entre rock et violence équivaut à partir à l'assaut d'un sujet protéiforme particulièrement difficile à cerner. Ce fut pourtant le thème du colloque international « Rock et violences en Europe (1955-1990) », qui a eu lieu à l'Université de Rouen. Du 1^{er} au 3 juin 2017, une trentaine de chercheurs issus de différentes disciplines (histoire, sociologie, musicologie, sciences politiques, etc.) s'est retrouvée à l'initiative de Jean-Christophe Aplin-court et de Nathalie Cordier (Le 106), ainsi que de Pascal Dupuy et de Joann Élard (Université de Rouen, Groupe de recherche d'histoire, GRHis). Un second colloque devrait avoir lieu en 2019 au département d'histoire de l'Université d'État de Californie, à Long Beach. Bien sûr, tous les sujets ne furent pas abordés, mais le panorama des recherches a permis de soulever des problématiques essentielles, parmi lesquelles le rapport au politique, aux médias ou à la notion de contre-culture. Sept tables rondes de chercheurs se sont ainsi succédé, complétées par deux soirées au 106, haut lieu de la scène des musiques actuelles : un concert (Junio et Mustang) et une conférence du journaliste Michka Assayas.

La première difficulté d'un tel sujet a été soulevée à plusieurs reprises : qu'appelle-t-on « violence » ? La question est vaste, mais c'est bien une certaine forme de violence que dénoncent les médias depuis l'origine du rock. Par ses postures, ses discours, et par la radicalité de sa musique, le rocker devient l'icône du franchissement des interdits et l'incarnation des espoirs de la jeunesse. Autant de valeurs contre lesquelles se dresse la presse conservatrice : dans les années 1960, le blouson noir incarne une révolte face à la morale gaulliste et la presse se fait l'écho de chaque méfait d'une jeunesse issue des classes populaires (Sophie Victorien). Les attaques sont nombreuses : certains n'hésitent pas à comparer le rock au fascisme. Bien plus qu'une musique, le rock est une culture contre laquelle il est de bon ton de lutter : à une époque de fortes tensions politiques, l'américanisation des jeunes Français est perçue comme un danger. Le rock est d'autant plus menaçant que même aux États-Unis certains psychiatres sont formels : il s'agirait d'une maladie contagieuse, qui constituerait un véritable risque pour la jeunesse (David Shafer). Si ces accusations sont exagérées, il ne faudrait pas nier la violence qui peut avoir eu lieu : à la fin des années 1960, après des débordements, des groupes comme les Rolling Stones ou Led Zeppelin sont déprogrammés des salles parisiennes. Au-delà de la véhémence des spectateurs, c'est souvent la radicalité de la musique qui est critiquée à Paris comme dans la presse régionale (Joann Élaré).

Plusieurs communications ont insisté sur l'importance des festivals dans ce contexte : ces événements cristallisent la tension entre les jeunes et les autorités. Au début des années 1970, des festivals français sont interdits, comme à Aix-en-Provence. Ces décisions relancent le débat sur la jeunesse soixante-huitarde (Johanna Amar). La situation est similaire hors de l'Hexagone : en 1965, la destruction surmédiatisée du stade de la Waldbühne conduit les autorités allemandes à repenser l'encadrement des concerts (Bodo Mrozek). L'Italie n'est pas en reste en matière de violences : à la fin des années 1970, des militants du mouvement politico-musical autoriduttori

interrompent des concerts, ce qui provoque l'isolement culturel du pays jusqu'au début des années 1980. Un système se met alors en place pour associer des musiciens rock avec d'autres issus de la variété et relancer un milieu en difficulté (Céline Pruvost). Cette situation n'est pas vraiment inédite puisque l'Italie avait déjà développé dans les années 1950 une forme originale de rock : dans un premier temps, on en importe une version aseptisée adaptant les tubes états-unis au goût de la variété italienne, tout en médiatisant chaque incident lié à cette musique (Jacopo Tomatis).

Pour interroger le lien avec la politique, il est difficile mais pourtant essentiel de distinguer violence révolutionnaire et violence contestataire. Les parcours de Stormy Six et de Komintern, groupes rock proches de l'extrême gauche, questionnent ce rapport à la contre-culture et au politique (Jean-René Larue). Il est vrai qu'aux États-Unis, le mouvement contestataire s'inscrit en rejet des conventions sociales. Parfois imprégnée de marxisme, la jeunesse états-unienne tend à une libéralisation des mœurs et à une révolution pacifique. L'engagement des artistes se dessine progressivement dans les années 1970, avec entre autres U2 ou les prémices du punk (Rémi Baudouin). Le groupe de ska britannique The Specials, formé en 1977, popularise quant à lui le mouvement skinhead. La situation de ce groupe, luttant pour propager un message de tolérance dans une communauté séduite par le National Front, constitue une voix intéressante pour l'étude des liens entre musique rock et formes sociales de radicalité (Gildas Lescop).

Il serait difficile de parler de violences dans le rock sans évoquer le mouvement punk. Des Clash à Bérurier noir, les textes punks sont les témoins d'une violence sans précédent. Cette radicalité est essentielle pour le mouvement, dont la musique doit être abordée comme une « arme de réflexion massive » (Luc Robène et Solveig Serre). La violence mue par le punk est perceptible partout en Europe, depuis la Normandie, terre pionnière du mouvement (Christophe Pécourt) jusqu'aux deux Allemagne où il prend une dimension éminemment contestataire (Pierre Raboud). C'est dans les pays anglophones, berceaux du punk, que

celui-ci est le plus présent : au Royaume-Uni, la diffusion de ces idées est large dans un pays qui connaît une crise identitaire majeure à la fin des années 1970 (Andrew H. Carroll). C'est encore plus vrai en Irlande du Nord où les conflits intra- et intercommunautaires sont nombreux (Tim Heron). Encore une fois, la dimension médiatique de cette violence doit être interrogée : le parcours de Johnny Rotten, passé d'alcoolique vulgaire à star télévisuelle, questionne sur la part de contre-culture de certains acteurs du punk (Christophe Becker).

Le colloque a également été l'occasion de montrer différents visages de la musicologie appliquée au rock : avec une analyse textuelle et sonore de l'album *Pornography* de The Cure (Philippe Gonin), une approche esthétique et philosophique de la trajectoire des Beatles (Antoine Santamaria) et la démonstration d'une technique d'analyse prosodique assistée par divers outils informatiques (Olivier Migliore), plusieurs images de la violence dans le rock ont été mises en relief.

Enfin, un temps du colloque a été consacré aux musiques metal : dans l'esprit du public, peu d'univers sonores sont autant associés à la violence que le metal. Cette croyance est malheureusement confirmée par les exemples tragiques de la scène norvégienne du début des années 1990, où meurtres et incendies d'églises étaient fréquents (Camille Béra). Plus communément, la violence se retrouve dans les festivals comme le Hellfest où les amateurs se livrent à des danses d'une grande brutalité (Corentin Charbonnier). Dans ce cosmos furieux, la place des femmes doit être questionnée : si la misogynie ordinaire choque certaines amatrices, beaucoup y trouvent malgré tout une place légitimée (Sophie Turbé). Même lorsque les femmes montent sur scène, cette violence est parfaitement assimilée, comme le prouve l'exemple de la chanteuse de metal Angela Gossow (Florian Heesch).

Par la pluralité des approches du sujet, ce colloque rend compte d'un domaine de recherche bouillonnant. De nombreuses questions et problématiques ont été soulevées, et nul doute que les travaux à venir ne manqueront pas

d'interroger encore le lien entre rock et violences. Une publication des actes est envisagée.

Jason Julliot

Feuilletons et séries télévisés (1949-1974)

Les 6 et 7 juin 2017, au centre Panthéon-Sorbonne (Université Paris-I) puis à la Maison de la recherche (Université Paris-III), s'est tenu un colloque international consacré aux « Feuilletons et séries diffusés sur les écrans de la RTF et de l'ORTF (1949-1974) ». Organisé par Sabine Chalvon-Demersay (EHESS-CNRS), Bernard Papin (Universités Paris-XI et Paris-III) et Myriam Tsikounas (Université Paris-I), il avait pour objectif de réorienter le regard des chercheurs travaillant sur ces fictions télévisuelles. Longtemps délaissée par la recherche universitaire, celles-ci ont suscité depuis quelques années un vif intérêt, lequel, en privilégiant la production contemporaine et notamment anglo-saxonne laissait de côté les réalisations plus anciennes. Ce colloque nourrissait ainsi de nombreuses ambitions historiques, sociologiques et méthodologiques. Il s'agissait tout d'abord de révéler des territoires encore peu explorés, de montrer que ces fictions sérielles avaient une histoire : de les réintégrer dans le temps, dans leurs contextes de production et de réception, de s'ouvrir aux fictions françaises ou internationales et non plus seulement états-uniennes. Il n'était en outre pas question de résumer ce « premier âge d'or » des fictions sérielles à des îlots de mémoires. Les intervenants ont ainsi évoqué tout autant des œuvres célèbres telles *Au nom de la loi*, *Belphégor* et *Les Cinq Dernières Minutes* que des productions moins connues comme *Les Atomistes* ou *Suivez Budart*. Entre 1949 et 1974, la fiction sérielle connaît de nombreuses formes. Elle a migré des grands quotidiens vers les ondes avant de rejoindre la télévision. Au début des années 1950, les feuilletons, dont le métrage et l'heure de programmation ne sont pas fixes, sont le lieu de nombreuses expérimentations et improvisations de la part de leurs producteurs. En 1974, quand l'Office disparaît, des possibles se sont refermés : les innovations